



VENTE
34, Rue Tupin
LYON

L'Avant-Garde

BOITE
92, Rue Mercière
LYON

JOURNAL DES FRANCS-TIREURS

ABONNEMENTS : Un an, 10 fr. ; trois mois, 2 fr. 50 c. — Au Bureau des journaux, 34, rue Tupin, Lyon.

Les personnes qui voudraient se procurer le commencement de notre nouveau roman inédit Mouton-Duvernet, le trouveront au bureau des journaux : 34, rue Tupin.

Nous donnons aujourd'hui, à la seconde page :

LE LAIT D'ANESSE

Guignolade en un acte.

Cette pièce appartient au vieux répertoire du Guignol Lyonnais, et n'a jamais été éditée.

Nous publions également une Physiologie de la Lyre Lyonnaise.

Mon cher Frantz,

Vous avez pris la direction de l'Avant-Garde ; c'est m'inviter à faire partie de la rédaction. Je vous enverrai donc, chaque semaine, sous ce titre : *Au hasard de la Plume*, un article sur des sujets plus ou moins importants, mais, autant que possible, actuels.

Mille amitiés,

JULES PELPEL.

Paris, 16 mars 1869.

MENUS PROPOS

D'UN FRANCS-TIREUR

Un conférencier parisien, fort goûté bien qu'il soit académicien, M. E. Legouvé, racontait l'autre soir, devant son auditoire, l'anecdote suivante :

Une souveraine vivante (il ne la désigne pas autrement) donnait une soirée intime. Une lampe vient à filer, la souveraine se lève et va baisser la lampe. . . .

Etonnement général ! une grande dame ne peut retenir une exclamation. . . .

— Vous êtes donc surprise, lui dit la « souveraine », que je me sois levée pour baisser cette lampe moi-même ? . . .

C'est que, voyez-vous, si j'avais dit à une première dame d'honneur : *la lampe file*, elle se fût immédiatement levée pour dire au chambellan : *la lampe file*.

Le chambellan eût immédiatement dit au premier valet de pied : *la lampe file* : le premier valet de pied eût immédiatement fait dire au domestique

chargé de ce service, et d'immédiatement en immédiatement la lampe filerait encore. . . . J'ai trouvé plus court de la baisser moi-même.

Charmante historiette ou ingénieux apologue, en vérité !

On y a fort applaudi et chacun était d'avis que, venant fort-à-propos dans une conférence sur les domestiques, il n'eût pas été moins bien placé dans une conférence sur les souverains.

Les souverains, dans la théorie, madame, ne sont-ils pas, eux aussi, des domestiques ? les premiers serviteurs de ce maître auguste qui s'appelle la loi ?

Ou du moins ne devraient-ils pas l'être, si tant il y a que certain d'entre eux ne le soit pas ? . . .

Quel horizon m'a entre ouvert un moment la clarté de cette *lampe qui file* ! . . . quelles révélations soudaines et combien de lampes me sont apparues filant à qui mieux mieux !

Lampes financières, lampes commerciales et industrielles, lampes enseignantes . . . Elles filaient, filaient, filaient ! . . .

Lampes littéraires. . . ça file ! lampes artistiques . . . ça file, file ! . . . et les lampes politiques donc ! . . . pouah ! le gosier me cuit encore de l'âcre odeur de l'huile rance qui s'en va en vapeurs fuligineuses.

Que de choses il y aurait à dire sur ces lampes qui ont plus ou moins besoin d'être remouchées ! mais mon rédacteur en chef est là, un doigt sur la bouche, qui semble me dire : *pas méche* ! . . . Vous même, sentez déjà le brûlé, mon cher Guillot ! . . .

Ne pouvant donc adjoindre le lampiste souverain (ou le souverain lampiste) de mettre le doigt au bouton et de ne pas s'en rapporter, pour le remontage de ses quinquets, aux soins d'intermédiaires qui croient connaître à fond le système modérateur, mais qui n'y emploient que des ressorts trop mous, je me permettrai du moins de signaler aux souverains qui ont le bon esprit de remonter leurs lampes, quand elles les voient et les sentent filer, une bien louable initiative à prendre :

Ce serait de se rendre compte par elles-mêmes de la façon dont se pratique la bienfaisance dans certains éta-

blissements institués sous les auspices de la charité chrétienne.

M'est avis que *la lampe file* pas mal de ce côté-là ! Il y a, par exemple, des maisons charitables ouvertes aux jeunes filles, et — selon moi — un peu trop refermées sur les jeunes filles qui y sont prisonnières plutôt que pensionnaires, — soustraites à la surveillance de leurs parents, cachées même à l'œil tutélaire de la loi. . . .

Dans ces maisons, on fait, au nom de Jésus, Marie et Joseph, travailler à outrance des jeunes créatures à des ouvrages de couture, confection, broderie, etc., en échange d'une insuffisante et maigre alimentation. Au dire des médecins, cette pauvre nourriture, rédimée encore par tous les jeûnes et toutes les abstinences connues et inconnues du reste des fidèles, est, dans la plupart de ces maisons, déplorable au point de vue de la santé. Son action, combinée avec celle de la réclusion et des pratiques exagérées de l'ascétisme, engendre les plus tristes maladies ; la scrofule, pour n'en citer qu'une.

De salaire point, bien entendu !

Or ; ces ouvrages qui ne coûtent rien à produire ou presque rien, on peut les livrer et on les livre au commerce à bas prix. On fait de la sorte une impitoyable concurrence au travail des ouvrières libres, des pauvres mères de famille qui ont des enfants à élever. . . .

Et ce mécanisme étrange, irratiocinable, à plusieurs points de vue inhumains, s'appelle une Providence ! . . .

Singulière Providence, qui nourrit mal les uns, en affamant les autres !

Mais ne voilà-t-il pas que ces jours-ci on a appris, par la voie des journaux, que dans une de ces maisons charitables, la Providence s'incarnait sous les traits d'une sorte de frère Quincandon femelle ; et que, sous cette forme peu céleste, elle parlait au cœur et à l'esprit des petites internées, en leur administrant cette humiliante et malpropre correction postérieure que dans le langage troupiier on appelle *la savate* !

Oui, cela se passait — se passe encore peut-être — dans notre ville et sur la colline sanctifiée de Saint-Irénée et des autres saints martyrisés par les païens. . . .

(Il paraît que le christianisme a aussi ses martyrs et que dans le même lieu les mêmes traditions se continuent)

Et toi, qu'en dis-tu, *Bon Pasteur*,

divin ami des hommes et des enfants, toi qui as choisi pour emblème l'agneau et la colombe ? . . . que dis-tu de ces chrétiens qui mettent leur œuvre sous ton vocable sacré et qui meurtrissent la chair des pauvres petites à coup de *sandale de cordes tressées* ? . . .

Toi qui abritais les petits dans le pan de ta robe, que dis-tu de ces dévots qui enferment dans un sac, pendant de longues heures, les membres avides de mouvement, les corps avides d'expansion ? . . .

Bon Pasteur, penche-toi vers l'oreille des souveraines qui mettent les mains elles-mêmes à leur lampe, et dis-leur que *la lampe file* dans le refuge que la charité chrétienne a placé sous ton invocation.

GUILLOT.

P. S. — Un comité de dames patronnesses prend en mains la défense du *Bon Pasteur*, et fait savoir par l'organe des journaux bien pensants : le *Courrier* et la *Décentralisation*, que le *Progrès* va être poursuivi en diffamation.

Le *Salut* qui a reproduit, en partie, les dires du *Progrès* en est quitte pour une admonestation à l'adresse de sa « légèreté blâmable. »

Le comité des dames patronnesses *nie tout et dément tout*, y compris le *communiqué* envoyé par le Palais-de-Justice aux quatre grands journaux lyonnais ; communiqué d'où il ressort que la sandale de corde tressée a fonctionné dans ledit couvent sur l'épiderme intime des petites demoiselles, et qu'on les y a mises en sac (la tête en haut il est vrai.)

Mais puisque tous nos grands journaux, sans en excepter le dévot *Courrier* et la décente *Décentralisation*, ont publié, sur l'affirmation du parquet, les faits de la sandale et du sac, pourquoi ne pas poursuivre ces bons journaux et le Procureur Impérial lui-même en diffamation et fausses nouvelles ? . . .

La poursuite contre le *Progrès* est intentée au nom de Madame Frappet, directrice de l'œuvre qui patronne ces *providences*. . . . un nom providentiel, n'est-il pas vrai ? . . .

Allons soit ! et puisqu'on veut que la lumière se fasse sur les mystères de la Providence, qui pourtant sont réputés impénétrables, qu'on se hâte d'exiger, dans le camp clérical, la divulgation des motifs qui, *a priori* ou *a postérieur*, ont fait relaxer de toute poursuite le militaire qui a sacré un prêtre à Caluire, le dernier Mardi-Gras.

En exprimant ce désir, je me fais bien volontiers l'organe des vœux de la décente *Décentralisation* et notamment de ceux du jeune hidalgo Marc Fournel, *prima spada* de chronique et ancien bâtoniste au *Journal de Guignol*.

G.

UNE BAGUE MYSTÉRIEUSE

Notre collaborateur, M. E. d'Aigueperse, a reçu, lundi passé 15 mars, une bague d'argent, du poids de 12 grammes ; bague étrange de forme, portant cette inscription incrustée sur son périmètre :

M. A. 13 JUIN 1874. LYON.

Nous en sommes tout naturellement intrigués. En effet, n'y a-t-il pas de quoi ? La bague vient de Paris. Mais de quelle part ? Que signifie-t-elle ? Que demande-t-on en la donnant ?

En un mot : que veut-on ? C'est là le *hic*, comprenez-vous ?

Toutefois, on peut être assuré que, s'il nous vient des renseignements à cet égard, nous nous empresserons d'en faire part à nos lecteurs.

En attendant, nous tenons à la disposition de chacun la susdite bague.

A PROPOS DE MOUTON-DUVERNET

Un fait curieux qui aurait lieu de nous surprendre si nous ne savions à quoi nous en tenir, est celui-ci :

Ayant annoncé depuis un mois la publication du roman historique du général Mouton-Duvernet, nous pensions (comme tout le monde eût pensé à notre place) trouver les documents nécessaires à ce travail, dans les principales bibliothèques de la ville, ou tout au moins chez les *bouquinistes*, qui sont les marchands de pattes, non de la littérature ou de l'histoire, mais de la librairie. . . . Point : dès le surlendemain de notre annonce, les précautions étaient si bien prises qu'on ne pouvait trouver dans la ville de Lyon, en fait de documents, que l'assertion qu'ils venaient d'être enlevés. En face de ce dépourvu, nous allions nous adresser au ministère de la guerre, lorsque un membre, un parent, fit parvenir à l'auteur les pièces authentiques, à l'aide desquelles nous aurons mieux que ce que nous avions espéré.

AU HASARD DE LA PLUME

Bien des historiens se sont creusé le cerveau à propos de Néron, ce bonhomme d'empereur romain qui préférait les lauriers cueillis sur la scène à ceux qui croissent sur les champs de bataille.

Et, ces historiens s'étonnant, faute de pénétration, d'une préférence qui leur semblait inexplicable, n'ont rien trouvé de mieux que de nous présenter le lyrique empereur comme un fou.

Pas si fou que ça, cependant, — tant s'en faut : Le rêve de Néron, c'était d'être adoré des belles.

Or, il avait remarqué qu'il n'y avait ni guerrier, ni pontife, ni magistrat, ni philosophe, ni orateur, ni poète, quelque couvert de gloire qu'il pût être, qui allumât autant de passions dans le cœur

Feuilleton de l'Avant-Garde.

MOUTON-DUVERNET

Roman historique et inédit, (1) par E. D'AIGUEPERSE.

PROLOGUE

LA MÈRE GUY

I

Les Émissaires de File d'Elbe.

La brise, ce soir-là, étant plus douce qu'à l'ordinaire, favorisait le départ de Beppo, dont la voile, ainsi que l'aile d'un cygne, s'agitait sous le vent par delà les rives de la Provence.

Paul Didier ne voulut quitter le port qu'après avoir acquis la certitude que le pêcheur se trouvait hors de toute atteinte.

De là vient qu'il se retourna sans cesse, et que son œil scrutateur, plongeant dans la nuit,

cherchait à découvrir, sur la surface des eaux, le sillage du point noir qui emportait ses misères.

Un instant il eut peur : on venait de heler au loin une embarcation. . . . mais ce n'était qu'une chaloupe de ronde, qui s'apprêtait à accoster une gabare de charge, servant de poste à la police du port.

— Bah ! se dit-il, plus rien n'est à craindre ici : Beppo est un vieux loup de mer qui, à cette heure, file hardiment son nez ; hâtons-nous de l'imiter en filant le nôtre. . . .

II

La Mère Guy.

Lecteur, laissons-les se rendre, par des chemins différents, au but commun qu'ils poursuivent, et voyons ce qui se passait près du confluent du Rhône et de la Saône, durant cette nuit du 22 au 23 février 1815.

D'abord, esquissons à grands traits l'histoire et la topographie de ce lieu, qui servait alors de théâtre à l'action mystérieuse des conjurés lyonnais.

A deux kilomètres, au sud-ouest de l'antique village ségusien, nommé jadis *Lugdunum* et aujourd'hui Lyon, s'élevait, au temps d'Auguste, sur la rive droite de la Saône, une colline abrupte et escar-

pees de mousses et de roches, qui descendait des hauteurs de *Sainte-Foy*, un temple dont la construction romaine, commencée par les Allobroges, sous le consulat de Lucius, devint, sous Agrippa, Tibère et Caligula, un palais, puis une forteresse et enfin une prison, — où, par exemple, Septime Sévère fit enfermer Albin, après la bataille de Trévioux. — C'est dans les galeries souterraines de cette forteresse ou prison, à demi rasée par les fureurs de la guerre, qu'au commencement du III^e siècle (202) fut enfermé saint Potbin avec trente-huit de ses disciples, qui tous périrent dans la persécution, où saint Irénée les suivit avec dix-neuf mille chrétiens.

Ce ne fut qu'au VIII^e siècle que les derniers vestiges de ce monument disparurent sous les armes des Sarrasins.

A l'époque qui nous occupe, c'est-à-dire en 1815, une modeste auberge remplaçait le temple de Lucius. Cette auberge, ouverte à tout venant, avait pour maître un brave débardeur, qui employait à la pêche le temps qu'il ne pouvait consacrer à son travail habituel.

C'était le cadet de trois enfants, dont l'aînée, belle et forte campagnarde, se trouvait être la femme de Beppo.

Il venait d'épouser, depuis peu, la charmante Jeanneton, de Saint-Just, très-connue par sa beauté, mais plus encore par le nom qu'il lui donna, — nom gaillard, simple comme une syllabe appé-

tissant qui laisse la bouche ouverte après l'avoir prononcé.

Guy est ce nom fortuné qui, depuis 1834 jusqu'à présent, sert à désigner, — non le vieux débardeur, qui est mort en bénissant sa maison, — ni sa veuve, qui a quatre-vingt-cinq ans, — ni ses deux demoiselles, qui en ont plus de quarante, — mais bien l'illustre cuisinière qui, sous le titre de : MÈRE GUY, se compose de tout cela.

Pardonnez, ami lecteur, de cette espèce de digression faite en vue de vous être agréable, — dans le cas, bien entendu, où ce que je viens d'écrire ne vous serait pas indifférent. . . .

Aussi bien, je crois que pour en revenir à 1815, on j'en était, il me faut un peu partir de 1869, où j'en suis, d'autant que, pour fixer votre attention sur le passé que je raconte, il n'est pas inutile de mettre sous vos yeux, parfois, la disposition du présent qui lui a succédé.

Donc, en partant de l'archevêché de Lyon pour se rendre, en partie de plaisir, chez la fameuse MÈRE GUY, on traverse la Quarantaine, puis on longe, comme je l'ai fait l'autre jour, l'élégant quai de la Mulatière, se trouvant le dernier sur la rive droite de la Saône, — rive ornée de nombreuses et riches villas, du style le plus varié, et qui, du pied des coteaux pittoresques où elles sont plantureusement assises, se dressent avec grâce devant la rivière. . . . et s'y mirent, en

la regardant passer jusqu'à son affluent, où le Rhône l'avale. . . .

Parmi les villas, ou plutôt à leur suite, comme qui dirait cent mètres en amont de la *gloutnerie* du Rhône, se distingue ou se remarque un portail à claire-voie, surmonté d'un écusson de forme rectangulaire ainsi conçu : « RESTAURANT GUY. » Eh ! quoi. . . me direz-vous, n'est-ce donc plus une auberge ? — A cela je puis répondre et je réponds que c'est tout ce que vous permet de désirer votre hourse : c'est une auberge pour l'un et un restaurant pour l'autre ; l'ouvrier y boit son caou, le commis et l'employé y mangent du turbot et des anguilles ; l'Anglais (je parle d'un mylord) s'y donne des satisfactions d'estomac que le ventre d'un Français ne pourrait supporter ; le poète y puise, dans des coupes vermeilles, l'inspiration qui me manque. . . La presse y trouve sa liberté. . . et si vous demandiez à Dumas père, fils et saint-esprit, à Georges Sand, à Jules Sandeau, à. . . Nadar et à la plupart de toutes ces grandes sommités littéraires que l'illustre Ponson du Terrail explique par son *Rocamballe*, ce qu'ils absorbent à la table somptueuse de la Mère Guy. . . ils vous répondraient que, « personnellement enivrés d'eux-mêmes, ils s'absorbent mutuellement et réciproquement pour se digérer.

Mais revenons à la modeste auberge de 1815,

(La suite au prochain numéro.)

des belles dames de Rome que le moindre comédien.

« Dès que le lascif Bathylle a commencé à danser la Léda, nous dit « Juvénal, Tuccia est en feu, Appula « aux abois... Elles ont ruiné la voix « de Chrysoyon. Un acteur tragique est « l'amant d'Hispulla : — Ne voudrais-tu point qu'elles fussent éprises d'un « Quintillien ? »

C'est pourquoi Néron, peu content d'être le maître du monde, voulût être surtout un chanteur et un comédien.

Disons tout de suite toute notre pensée : Si Néron eût vécu de notre temps, les lauriers de Capoul l'auraient empêché de dormir.

Ou plutôt, — Comme Néron ne souffrait pas que personne troublât son sommeil, — il eût fait mettre le chanteur, devenu la coqueluche de nos Maufrigneuses, purement et simplement en capoulotade.

Car, il n'y a plus à se le dissimuler, les succès de Capoul auprès de nos cocodettes en général et des dames blasonnées en particulier, égalent ceux que Bathylle et Chrysoyon obtinrent en leur temps.

C'est surtout depuis que ce jeune chanteur a fait couper ses moustaches pour jouer le rôle de *Vert-Vert*, que les nobles passions dont je parle ont fait explosion avec le plus de violence.

C'est à tel point, qu'à la suite d'une tentative de l'une de ces aristocratiques mondaines, — une marquise, je crois, — tentative qui avait pour but de mettre *Vert-Vert* en cage... privée, et, qui a fait plus de bruit, ces derniers jours, dans la high-life, que l'affaire belge, les directeurs de l'Opéra-Comique auraient dû, pour sauvegarder leurs intérêts, faire poser à Capoul... une ceinture de chasteté.

J'ai été, je l'avoue, quelque peu surpris, quand on m'aracoté ces choses-là, m'étant figuré que depuis que M. Darimon avait pris des culottes, les mœurs du noble faubourg s'étaient considérablement épurées, — du côté des dames, surtout.

J'exprimais même mon étonnement à quelqu'un, qui me dit :

— Mais, vous ne voyez donc pas que la plupart de ces belles et grandes dames ont été élevées... aux « Oiseaux ? »

Si c'est là une raison, j'aimerais presque autant, ayant à me marier, que ma future n'eût pas été aussi bien élevée.

Cependant, je comprends que, quand on a été élevée aux « Oiseaux », on conserve du goût pour les *mêmes*, et l'on peut dire que Capoul, dans ce genre, est assez bien réussi, et qu'il ne chante même pas mal...

Mais, il ne faut pas que cela devienne un vice redhibitoire, que diable !

Ce que j'aime mieux croire, c'est que ces dames ne sont que des fausses Maufrigneuses, des compères, — des commères, veux-je dire, et qu'elles n'agissent ainsi que pour rendre plus vraisemblable la nouvelle pièce de l'Opéra-Comique.

Néanmoins que Capoul ne s'y fie pas trop, et qu'il n'oublie pas que les jeunes et élégantes praticiennes de Rome avaient « ruiné la voix de Chrysoyon. »

On sait de quelle façon familière et sans étiquette se rend la justice, en Amérique.

Un pauvre diable, pour je ne sais plus quel méfait, venait d'être condamné à être pendu.

— Voyons, mon ami, lui dit le juge, comment voulez-vous être exécuté ? Avez-vous des préférences ? Aimez-vous mieux être pendu à une corde de chanvre ou accroché à une corde de lin ?

— A vous dire vrai, M'sieu le juge, fit l'homme, je n'aime pas plus *lin* que *l'autre*.

Un jeune homme se présente chez l'un des plus influents actionnaires de l'Isthme de Suez.

— Monsieur, lui dit-il, je viens me recommander à vous. Je désirerais vivement entrer dans votre administration et être envoyé en Egypte ; j'aime ardemment une jeune fille qui vient de partir pour Suez avec sa famille et, de la sorte, je la rejoindrais.

— Parbleu, c'est cela, fit l'actionnaire influent, et au lieu de travailler vous passeriez votre temps à faire du sentimentalisme. Je vous en prévient, jeune homme, on ne fait pas de *sentiment* à l'Isthme !

La charmante marquise de Caux continue à obtenir, à Saint-Petersbourg, le succès le plus éclatant.

Dernièrement, le Czar lui fit remettre, par l'entremise de son médecin particulier qui est, en même temps, celui du théâtre, un magnifique bracelet enrichi de pierreries, avec ces mots gravés à l'intérieur : — *A Adeline Patti, son admirateur : Alexandre.*

— Ce qui double pour moi la valeur de ce présent, Docteur, fit l'artiste, c'est qu'il me soit offert par un admirateur aussi haut placé.

En effet, répartit l'Esculape, *l'homme est haut, Patti !*

Et non content de cette atrocité, le médecin sans pitié ajouta :

— Vos rivales en crèveront de jalousie ; elles vont toutes crier : *A l'eau Patti !*

Un raconter du grand monde.

Il y avait, jeudi dernier, grande soirée et grand concert chez la toute belle baronne de G...

Parmi les artistes en renom qui enchantèrent les invités, on remarquait au premier rang : FAURE, DELLE-SEDIE, CAPOUL, GARDONI.

L'un d'eux, qui venait d'obtenir un vif succès en gazouillant *l'Alleluia de Vert-Vert*, s'approcha de Mesdemoiselles de B..., jeunes personnes des plus romanesques, et entama avec elles un entretien qui tournait au tendre lorsque

la marquise de B..., en mère vigilante, interrompit ce marivaudage.

Faire d'elle s'est dit : Qu'a poules garde au nid !

On causait de l'Italie, l'autre soir, chez le docteur V...

— Les Romains ne sont pas si contents que cela de leur sort, disait un gros Monsieur, l'hydre de l'Anarchie n'attend qu'une occasion pour relever la tête.

— Je le nie, Monsieur, fit un jeune séminariste, et je vous mets au défi de me dire quelle est cette hydre que vous prétendez voir dans les Etats du Pape.

— Parbleu ! s'écria le docteur V..., c'est *L'hydre aux terres à Pie !*

JULES PELPEL.

LES FAISEUSES D'ANGES

A certaines époques, il semble se réveiller à travers la France une épidémie de crimes et d'attentats. En ce moment, précisément, ce fléau exerce ses ravages.

A l'est, c'est Jeanson qui, en proie à une passion immonde, coupe le cou à son camarade et met le feu à son séminaire ; au midi, un herbologiste vend à des épouses adultères l'arsenic qui doit les débarrasser de maris gênants ; dans l'ouest, c'est l'assassin Girardeau que l'on enfume comme une bête fauve dans sa tanière. Ici, on fabrique des dragées empoisonnées ; ailleurs, la comtesse Brayer tue elle-même son mari et son enfant ; ici, un tailleur désarticule un vieux pouilleux ; là, un marchand de vin, dont la vie n'a été qu'une suite de débauches, est égorgé dans sa boutique.

A Montauban, c'est une association sinistre de sages-femmes et de filles galantes, présidée par une vieille cynique, dénuée de tout sens moral.

Elles font des anges, — et lorsqu'une mère leur demande des nouvelles du petit qu'elle leur a confié :

— *Il est divinement bien*, répondent-elles. Et la malheureuse mère ne comprend pas tout d'abord la cruelle ironie que cachent ces mots.

Habitante de bouges infects, suintant le sang, l'ogresse de Montauban exerçait de longue date sa profession d'assassin en chambre. Moyennant la bagatelle de cent ou deux cents écus, elle faisait disparaître l'enfant qui pouvait être un proche, un danger, — ou tout simplement un embarras. Sa fille elle-même a été sa victime, et le petit être, qui criait lorsqu'elle lui versait le poison, n'a pu éveiller son cœur de mère.

Tout est éteint chez cette femme ; le cynisme seul a subsisté. Devant le jury qui dispose de sa vie, elle ne tremble ni ne se soumet. Elle rit, elle rit toujours. La vue des restes de ses victimes ne la fait pas tressaillir ; elle ricane encore en comptant les bras et les jambes.

En présence de cette accumulation d'atrocités et de sauvagerie, on se prendrait à désespérer, si l'on ne s'apercevait aussitôt que l'éducation première a manqué à ces malheureuses ; que c'est la misère qui les a jetées dans la prostitution et la débauche ; que c'est la souffrance et la douleur qui les ont faites ivrognes ; que c'est la passion et la superstition qui ont débilité leur esprit et l'ont ainsi ouvert à toutes les tentations, — au point de les rendre capables, pour satisfaire leurs besoins de jouissance, de concevoir et d'accomplir les forfaits les plus horribles.

C'est pour gagner quelques pièces d'or que la Delpech porte dans son antre les enfants qu'on lui a remis ! C'est sous la pression de leurs passions que des femmes adultères et des filles folles viennent chez elle s'abandonner à ses mains sanglantes ! Toutes veulent assouvir leurs instincts ; peu leur importent les moyens ! Et peut-être, si le berceau de ces misérables

eût été entouré des soins prévenants d'une mère, si la fortune eût répondu à leurs premiers sourires, si l'éducation eût assoupli les rudesses de leur tempérament, peut-être fussent-elles restées vertueuses ! Peut-être auraient-elles aimé leurs enfants si elles avaient eu du pain à leur donner !

La pitié seule nous est donc permise, car la vraie coupable n'est pas la Delpech !...

C'est, du reste, ce qu'a parfaitement compris le jury de Montauban.

H. V.

TREIZIÈME SORTIE EN TIRAILLEUR

TREIZE ! En écrivant ce nombre néfaste, ma plume tremble dans ma main et tout mon sang reflue vers mon cœur. Les TREIZE ont panaché mon existence de bien des événements désagréables dont j'ai gardé un triste souvenir.

C'est un TREIZE que je vins au monde, petit, chétif, malingre, souffreteux, avec une maladie organique dont on a jamais pu me guérir complètement.

C'est un TREIZE que mourut ma petite cousine Marie ; j'avais alors vingt ans et je devais l'épouser l'année suivante. C'est peut-être la seule femme qui ait éprouvé pour moi un sentiment autre que de l'indifférence.

C'est un TREIZE que je tirais à la conscription un numéro qui me classa carrément dans l'infanterie de marine. C'est un TREIZE que je passais à la révision et que je dus subir les observations désagréables d'un docteur grincheux.

C'est un TREIZE que j'écrivis mon premier article dans une feuille de chou qui en est morte. Cet article me valut un duel avec un maréchal-des-logis du train ; je n'ai jamais su ce qui avait déplu à ce soldat, mais il m'envoya deux de ses amis barbus et chevronnés. Le lendemain il m'expédiait un coup d'épée savant qui me mit au lit pour huit mois, dont cinq entre la vie et la mort.

C'est un dimanche TREIZE... Oh ! permettez-moi de saisir mon cœur à deux mains pour tâcher d'en comprimer les battements. C'est un dimanche TREIZE que Titine me dit : Mon petit chéri, il faut qu'aujourd'hui j'aille chez ma tante de Baignolles. Je ne le savais pas du tout, mais avec Titine il n'y avait pas moyen de tortiller, ce qu'elle voulait, elle le voulait bien. Je la laissais partir et aussitôt je sentis un grand vide se faire en moi. J'essayais de me distraire et je ne pus y parvenir : Bah ! pensais-je je vais aller passer la journée chez mon ami Anatole, c'est un grand diable toujours gai, il m'amusera.

Je cours chez Anatole, la porte d'entrée était ouverte, je pouvais celle de la chambre à coucher et là je vis... oh ! mes illusions !

Je vis Titine, ma Titine adorée, assise sur les genoux de mon ami Anatole. La charmante enfant était dans un déshabillé polisson qui ne me laissa aucun doute sur sa fantastique vertu.

C'est un TREIZE... mais assez, qu'en dites-vous ?

J'ai trouvé fort étrange la discussion qui s'est élevée cette semaine à propos de la croix d'officier donnée à Paul Féval.

Celui qui est arrivé premier dans cette course à la méchanceté est M. Maillard (Georges) du *Figaro*. S'en est-il assez donné trois jours durant ! ma parole on aurait cru qu'il était payé pour cela. Devant cet acharnement d'un goût douteux et d'un esprit fort discutable, je me suis plu à établir la petite progression géométrique suivante :

M. Paul Féval est à M. Maillard (Georges) comme la rosette d'officier est à la médaille... de commissionnaire.

Mon confrère Ernest Capitan m'en veut. Malgré mon observation larmoyante de l'autre jour, il continue de me prendre Hyacinthe et Brasseur. Eh bien cela m'est parfaitement égal, j'ai trouvé deux hommes d'esprit : un chef d'orchestre et un régisseur : j'ai mis le grappin dessus et je défends qu'on y touche ! Ils sont ma propriété et j'en userai.

Voici ce qui s'est passé l'autre jour entre ces deux hommes terribles, Blangy, chef d'orchestre et Delorme, régisseur, — mes enfants c'est effrayant.

— Mon cher j'ai mal aux pieds, dit Blangy.

— Ah ! c'est fâcheux, tu as une entorse ?

— Oh non, ni entorse, ni oignons, ni œuil de perdrix, *cor c'est*.

— Tu vas me la payer, pense Delorme.

— Toi qui est musicien comme Félicien David, dit-il à Blangy, sais-tu quelle est la note la plus brillante de la gamme chromatique ?

— Tu m'énerves !

— C'est le do.

— Pourquoi ça ?

— Parce qu'il est doré.

— Comment ça, do, ré, mi, fa, sol ?

— Mais non, est-ce qu'on ne dit pas toujours *Elle do ra do !*

Blangy tombe évanoui sur son fauteuil ; mais comme il donne encore signe de vie, Delorme veut l'achever.

— Quel est le pays du monde où l'amour est une maladie ?

— C'est l'Angleterre, car celui qui aime une jeune anglaise ne dit-il pas : *je l'aime bien ma lady ! ! !*

JACQUES HURET.

EXPÉDITION DE LA PETITE CALIFORNIE

Ce pays est ainsi nommé parce qu'il y ruit plus de sable et de cailloux que de poussière et de pépites d'or. Comme c'est un terrain d'alluvion, la science nous conduirait à la supposition que le Rhône a dû s'y battre les flancs quelques milliers de siècles avant le commencement du monde de la Genèse. Suivant certains impies de géologues,

Feuilleton de L'Avant-Garde

THÉÂTRE GUIGNOL

LE LAIT D'ANESSE

Scène en un acte.

Personnages : GUIGNOL, domestique de Mal-Assit. MAL-ASSIT, malade. TOITOUT, médecin. LE BAILLI. UN PAYSAN. DEUX CAVALIERS. MADELON, femme de Guignol.

Le théâtre représente une place publique. Une maison à droite.

SCÈNE 1^{re}. TOITOUT, puis MAL-ASSIT.

Je vais rendre ma visite quotidienne à mon cher malade M. Mal-Assit, un homme qui me rapporte dix-huit cents francs par an ; aussi vous devinez si j'entretiens la maladie. Pourvu qu'il ne soit pas sorti. *(il frappe.)*

MAL-ASSIT *(entrant en scène.)* Ah ! c'est vous cher docteur.

TOITOUT. Eh bien comment ça va-t-il ce matin ?

MAL-ASSIT. Pas trop bien, cher docteur, ça ne va pas, ça ne va pas ; je me sens partir tous les jours.

TOITOUT. Tant mieux.

MAL-ASSIT. Comment tant mieux.

TOITOUT. Eh oui tant mieux ; plus vous êtes faible moins le mal a de la force.

MAL-ASSIT. Oui mais j'ai des faiblesses d'estomac.

TOITOUT.

Diabre !... ce n'est rien, d'ailleurs nous allons changer de traitement. Plus de pilules, plus de potions, plus de tisanes, plus de toutes ces drogues qui ruinent la poitrine ; aujourd'hui je vais vous mettre au lait d'ânesse...

MAL-ASSIT. Ah ! oui docteur, du lait d'ânesse. Mais où en trouver ?

TOITOUT. On achète une ânesse ; de cette manière vous aurez toujours la bête sous la main.

MAL-ASSIT. De cette manière j'aurai ma nourrice à la maison. Je vais envoyer mon domestique Guignol *(appelant)* Guignol.

GUIGNOL *(en dedans.)* Vous...oilà.

SCÈNE 2^e.

GUIGNOL. Tient ! v'la m'sieu Tue-Tout.

TOITOUT.

Toitout, s'il vous plaît, et non pas Tue-Tout...

GUIGNOL. On ferait bien mieux de vous appeler Tue-Tout, puisque vous êtes médecin !...

TOITOUT.

L'insolent. Votre maître a-t-il suivi mon ordonnance ?

GUIGNOL.

Oui m'sieu il l'a suivi tout le tour du jardin ; seulement y peut pas prier ; y marche en se bannant si bien que j'avais beau me lantibardanner en tirant la consurte qui ne pouvait encore la suivre.

TOITOUT. Comment la suivre ?

MAL-ASSIT.

Et oui docteur : il avait attaché la consulte avec un morceau de ficelle ; il la trainait, je la suivais ; mais il va si vite, ça me fatigue.

TOITOUT. Je ne suis pas compris. Et les sangsues en a-t-on fait l'application ?

GUIGNOL.

Y n'en a pas voulu, et peut-être elles étions fricassées au beurre bien frais avec de petits oignons.

TOITOUT.

Fricassés ! les sangsues ?

MAL-ASSIT.

La sauce était bonne, mais quant aux sangsues je n'ai pu les avaler.

GUIGNOL.

Oh ! Gnafron, ne s'est pas fait prier ; il les a ben chiquées à tire la rigot.

TOITOUT.

Manger des sangsues ! Oh ! Hypocrate !... Et les bains de pieds les a-t-on fait prendre ?

GUIGNOL.

Je l'ai fait, mais il a tordu la miaille ; et peut-être il était bien emmoutardé de gros sel, avec un filet de vinaigre et avec de petits oignons.

MAL-ASSIT.

Il voulait me le faire boire.

Il n'en serait pourtant rien : ces messieurs prétendent que la Petite Californie, comme tous les terrains d'alluvion, ferrugineux et sédimentaires, éprouva le besoin insensé de descendre se laver la tête dans le fleuve, puis, que le feu central, par une convulsion, l'a poliment priée de remonter à sa place, ce qu'elle fit en empruntant au Rhône du gravier et des coquilles, comme souvenir de sa vie de nayade.

Que voulez-vous, je suis bien obligé de vous parler un peu dans le goût de ces savants du diable, qui barbouillent les saintes Écritures en donnant à la terre un âge infiniment plus respectable que celui que l'obscurantisme de tous les cultes lui attribue.

Tout ce que je sais positivement, c'est que la contrée dont je parle est située à 507 kilomètres de la colonne Vendôme, à 170 millions de milliards de lieues de l'étoile de la Chèvre (constellation du Cocher), et à 017 mètres de la Statue Vaisse; trois points suffisant à établir une triangulation, calculez, si cela vous tient, la longitude et la latitude.

La Petite Californie est bornée au nord par la colonne des eaux, que le naïf étranger prend pour l'échelle de Jacob; au couchant, par le diable de Margnolle et le terrible faubourg insurrectionnel; au midi, par la vue gratuite des ponts Morand, du Collège, Lafayette, etc. et la perspective de l'hôpital; enfin, au levant par la stat... par les Alpes, au-dessus desquelles le mont Rose montre le bout de son nez blanc, comme pour voir ce qui se passe chez les autres.

La nuit, c'est autre chose: elle est limitée en haut par des millions d'étoiles sans compter celles qu'on ne voit pas; en bas, par des milliers de becs de gaz, sans compter ceux qu'on n'allume pas, ce qui fait qu'on se croirait en station dans les espaces intersticiels n'était la statue Vaisse.

Ce pays est peuplé d'hommes, de femmes, d'enfants et de vieillards: les premiers sont tisseurs, les troisièmes ont la permission de le devenir, le reste l'a été à son plus grand regret. On y trouve aussi le cantonnier municipal de la métropole Caluire; il s'appelle l'Amier, ramasse les crottins et laisse la boue, remet les entorses et les côtes enfoncées, ce qui donne à supposer que, depuis que l'on dit que les médecins sont des ânes, les ânes se sont cru obligés de se faire médecins; j'oubliais l'accueil gracieux que fait cet hippocrate à tous les canons qu'on lui offre. De temps à autre deux gendarmes perdus font une ronde de police: fallacieux prétexte; mais, je crois qu'ils cherchent leur chemin.

A part deux ou trois employés d'octroi, qui dorment dans leurs guérites, c'est tout ce dont la force publique dispose; aussi n'a-t-on jamais vu, sur cette terre bénie, ni émeute, ni barricades, ni procès de presse. Les voleurs y mourraient littéralement de faim, s'ils venaient à s'y égarer; les chiens, la gueule au vent, y trottent sans muse-lière et sans patente; s'ils deviennent enragés c'est contre les chats, dont le nombre remplirait l'Alcazar et son église.

Les chicanes sont terminées rapidement, car la justice de paix siège à Neuville-sur-Saône, et l'on regarde à deux fois pour faire le trajet; si l'on persiste dans le refus ou la demande, il est rare qu'on aille plus loin que Fontaines, où demandeur et défendeur prennent chacun une plume... et signent la transaction que la femme, à leur retour, ratifie... vous devinez comment!

Les constructions, sont en général, d'une modeste simplicité en rapport avec la bourse des petits propriétaires, dont la plupart doivent encore quatre fenêtres sur cinq, et qui s'assassinent de travail et de soucis afin d'arriver, de leur vivant, à un complet dégrévement; mais ils sont, néanmoins, propriétaires, et ce mot seul est déjà une ressource.

Ici, comme ailleurs, on contracte des dettes qu'on ne paye pas toujours; mais, comme chacun a la louable habitude de s'occuper de son voisin, ce jeu est de courte durée, les réputations sont vite faites et vite détruites: un mauvais payeur, qui n'a pas le malheur pour excuse, est obligé, tôt ou tard, d'aller dans une autre patrie.

Naturellement, après le boulanger, celui qui souffre le plus des sinistres commerciaux est l'épicier, fournisseur omnibus et universel, qui

vend de tout, excepté des coupons de rentes, et qui, aux soins de sa boutique, joint le souci de savoir quand telle pratique doit rendre sa pièce au magasin; quelquefois l'ouvrier, ayant un autre trou à boucher, celui de son soulier, par exemple, rend sournoisement une coup. Mais je l'en fiche! ça se sait le soir même, quand il n'est plus temps c'est vrai, alors gare aux engueulades! Je constate et ne juge pas.

En parlant épicerie, nous avons une association qui n'a rien de fraternel: cent épiciers dans le même bonnet. Elle fait des bénéfices, tant mieux! Savez-vous pourquoi? c'est que chez elle crédit est mort... Cependant l'ouvrier a besoin du crédit. Je constate, voilà tout.

Nous avons, n'en déplaise à feu Lapalisse, des naissances, des premières communions, des mariages, comme dans les contrées civilisées; c'est une paroisse voisine, Saint-Eucher, qui chipe au curé de Saint-Clair toutes les cérémonies. Mais celui-ci attend patiemment ses ouailles infidèles au sortir de la vie: il ne manque jamais son décadé auquel il fait digérer, bon gré malgré, un déprofundis et demi jusqu'au cimetière de Caluire; pour le coup il assommerait plutôt son mort que de le laisser échapper.

Partout où il y a quatre pelés et un tondou on trouve une cafardière; nous en avons une. On ne sait jamais comment se forment ce genre de nids, les sciences naturelles sont muettes sur l'origine de ces trous obscurs; on croit généralement que se sont des créations spontanées, cependant j'ai toujours pensé que le bon Dieu avait fini depuis longtemps, et qu'il se reposait dans une éternelle oisiveté.

Les canuts, eux ne se reposent, il est vrai, que le dimanche, souvent le lundi; peu, ces jours-là sortent du quartier; on joue aux boules dans les endroits qui ne sont pas trop en pente, puis aux cartes, les uns chez les autres, ou dans deux ou trois cabarets froids et déserts; ce qui n'empêche pas que, le soir, se balancent des plumets confectionnés à huis clos, sans grand bruit, en famille. Eh mon Dieu! où ne boit-on pas et pourquoi la Petite Californie ne ferait-elle pas de Bacchus et Silène ses dieux domestiques? Si vous saviez comme c'est drôle d'avoir son lit à quelques pas de sa table!

Pour terminer avec la Petite Californie et ce qui reste à en dire, on peut s'adresser partout où il y a gaité, misère, travail, chômage, intelligence, bêtise, partout où l'ouvrier sacrifie la conquête de l'avenir aux petits combats de chaque jour, car partout c'est la même chanson sur des airs différents.

P. DÉCHAUT.

UNE CAUSE GRASSE EN CARÈME

Nos anciens parlements profitaient jadis des jours gras pour juger avec pompe quelque affaire drôlatique, développée à la barre avec toute la licence qu'autorisait le carnaval.

Aujourd'hui que l'Eglise se relâche sur la question du maigre, il paraît que nos tribunaux jugent les causes grasses en carême. Ecoutez plutôt ce que nous avons entendu à la première chambre du tribunal.

M. B... était président du conseil de fabrique de Fontaines. — M. J., trésorier du même conseil, pour arrondir le domaine temporel du curé, fait construire un mur qui enferme, dans le jardin du presbytère, un terrain appartenant à la fabrique. Aussitôt les huissiers entrent en danse, et le président cite son trésorier en référé. On ordonne que les travaux seront interrompus, et voilà que M. le curé est menacé de perdre ses Romagnes.

Mais arrivent les élections. Le trésorier, homme puissant, présente un candidat officiel, qui le même jour est nommé membre et président du Conseil. M. B..., devenu simple membre, perd

son influence, et les travaux sont repris et achevés.

La rancune du trésorier ne s'est point apaisée. Tant que animis celibibus ira? disent les avocats, ils auraient pu ajouter avec Boileau: Tant de fiel entre-t-il en l'âme des dévots?

De ces rancunes surgit un nouvel incident: Le tronc de la fabrique se ferme par cinq serrures, et chaque membre a sa clef, afin que nul ne puisse ouvrir la dévote caisse en l'absence de ses collègues... Touchante preuve de confiance!

Or, le trésorier se fait remettre la clef de M. B..., pour l'ouverture du tronc, un jour que l'ancien président ne peut assister à cette pieuse cérémonie. Ce qui est bon à prendre est bon à garder: et M. B..., ne peut plus se faire rendre sa clef. Par représailles il refuse au trésorier le devis de la nouvelle église en construction.

Le trésorier porte cette grosse question devant le tribunal, et là nous croyons assister au poème héroï-comique du lutrin.

Le jugement, en partageant la responsabilité des torts réciproques, n'a satisfait ni M. B., ni M. J. Mais c'est le Conseil de fabrique qui ne doit pas être content à cette heure, car, après le festin, vient la carte à payer, et MM. les fabriciens feront bien de méditer la fable de l'Huître et des Plaideurs.

Une question reste à trancher. M. de B., le nouveau président du Conseil, n'est pas domicilié à Fontaines. Il a été nommé en violation du décret de 1809. Cette illégalité a été signalée à la préfecture, mais la réclamation dort encore dans les cartons administratifs.

Il nous importe peu, il est vrai, que M. de B. soit ou ne soit pas fabricant, et d'autres intérêts plus graves préoccupent l'Avant-Garde. Mais ce qui intéresse tout le monde, c'est que les lois soient respectées, et que les citoyens soient écoutés quand ils réclament contre une illégalité.

M^e PATHELIN.

LA FRANCE LITTÉRAIRE

Les Impassibles.

Peu de personnes connaissent l'Ecole des Impassibles. Cette pléiade de poètes, qui s'est donné Leconte de Lisle pour chef, a longtemps fait le tour des salons avant d'arriver dans le public. Théophile Gautier est, sinon le créateur, du moins l'instigateur de cette école nouvelle. C'est, en effet, l'auteur de la Comédie de la mort qui, le premier, chercha:

A jongler dans ses vers avec les rimes d'or.

Sans souci de l'idée, les Impassibles sacrifient trop à la rime. « Les rimes doivent être millionnaires, a dit Théodore de Banville. Tant pis pour ceux qui espèrent remplacer les diamants par des morceaux de cristal incolore. » Encore faut-il que ces diamants reflètent une idée. Cette manière de procéder convient peut-être à la poésie légère, où l'on cherche la forme avant le fond. Mais, à coup sûr, elle ne suffit pas pour la poésie dramatique, où l'on admire le tableau avant de songer au cadre qui l'entoure. Du reste, ils l'ont bien compris eux-mêmes quand ils se sont un peu orgueilleusement appelés Impassibles. Au théâtre, il faut sentir, il faut vivre, et leur poésie ne vit pas. Elle est brillante, mais pauvre. Elle touche les sens et n'émue pas le cœur. C'est une musique harmonieuse qui frappe l'oreille, comme « les cors qui se répendent dans la forêt. » Ils mettent de la coquetterie dans le choix des épithètes. Leurs vers sont moulés, mais le moule est vide. L'ode à la Vénus de Milo, de Leconte de Lisle, est un modèle de cette poésie de clinquant. Ils diront très-bien une ballade amoureuse, un

chant plaintif. Mais, quand ils voudront aborder le théâtre, ils ne produiront que des bluettes dans le genre de la Pomme, des contes frivoles, comme Diane au bois. Ils échouent pour vouloir exprimer la passion avec des mots. M. de Banville sait bien qu'il s'est trompé dans la scène de Gringoire et de Loyse.

François Coppée, l'auteur du Passant, appartient à cette école de poètes, et il a donné une idée de l'ingéniosité de ce talent dans une charmante petite pièce: le Jongleur. Le jongleur, c'est le poète habile à décrire dans l'air des sillons brillants et lumineux. Les rimes se reflètent gaiement au soleil, comme les boules d'or du jongleur. Mais ce jeu gracieux, cet exercice habile, ne produit que l'illusion d'un moment. L'œil a bientôt perdu de vue les cercles qui étincelaient dans l'espace, et il ne reste dans la pensée qu'une souvenance incertaine de ce qu'il a vu.

La réputation de M. Coppée s'est faite tout à coup. Avant la représentation du Passant, le nom du poète n'était connu que des fidèles de la poésie. Le Reliquaire avait paru depuis deux ans sans que les quelques bijoux qu'il contenait eussent triomphé de l'indifférence qu'on affecte ordinairement pour tout ce qui est vers. Les Intimités, page fugitive de la vie parisienne, eurent le sort du Reliquaire. Puis vint le succès de l'Odéon. Les journaux annonçèrent l'aurore d'un poète, et chacun se jeta, avec un peu trop de précipitation peut-être, sur ce qu'il avait d'abord dédaigné.

M. Coppée profite de la popularité que lui a valu le Passant, et il a raison. Il vient de faire paraître, chez Lemerre, les Poèmes modernes (1), qui sont assurément le meilleur recueil de l'auteur. On pourrait reprocher à M. Coppée d'un peu trop imiter la manière de Victor Hugo, dans la Légende des siècles; ainsi, je ne citerai que le début de la Bénédiction, la meilleure pièce du livre:

Or, en dix-huit cent neuf, nous primes Saragosse; J'étais sergent; ce fut une journée atroce.

Imiter les maîtres est un jeu dangereux. M. Coppée n'a pas à s'en repentir. Libre des liens de son école, il a montré plus d'audace dans ce tableau du massacre d'un couvent par les Français. Le poème contient des railleries piquantes et des images sévères. Ce poète à l'autel, qui n'entend pas le bruit de la fusillade et qui bénit les pillards « avec son grand saint-sacrement », est une grande figure. Je citerai comme une des pièces les plus remarquables les Enfants trouvés. Le Banc est la poésie de ce qui excite nos moqueries, l'idylle amoureuse du soldat d'aujourd'hui. Angelus, le morceau principal du recueil, n'en est pas le plus beau; il est long et peu intéressant. L'histoire de cet enfant trouvé au son de l'Angelus du soir, et élevé par un prêtre et un vieux soldat, ne prouve rien que nous ne sachions tous: que l'absence d'une mère jette le poison dans les jeunes cœurs. Quelques beaux vers, une jolie description de port de mer, le tableau d'un presbytère de campagne. Néanmoins, les Poèmes modernes renferment l'œuvre d'un poète. Nous revenons à la poésie, et un critique éminent, M. de Pontmartin, a dit que, quand la poésie renaît chez un peuple, c'est ce peuple qui renaît. Espérons.

EDOUARD NOEL.

OMBRES CHINOISES

On venait, en Cour d'Assises, de condamner un Jean Hiron quelconque et pour je ne sais plus quel délit, à cinq ans de prison et dix ans de surveillance.

— Accusé, fit le président, avez-vous quelque observation à présenter.

— Mon président, fit l'homme, si cela vous était égal, j'aimerais autant commencer par la surveillance.

(1) 1 volume, 3 fr.

De la Cour d'Assises, passons à la police Correctionnelle:

Le Président. — Balochard, vous vous plaignez d'avoir été frappé par Nicolas Falempin?

Balochard. — Oui, monsieur le président, il m'a envoyé un grand coup de pied dans le...

Le Président. — Allez vous asseoir sur ce mot, le tribunal est éclairé.

Entendu à la même audience: Un filou était accusé d'avoir profité du désordre causé par un violent incendie pour dérober une montre dans la foule.

— Racontez comment le fait s'est passé, dit le président.

— Dame! fait le voleur, c'est bien simple: j'pouvais pas faire la chaîne, j'ai fait la montre.

Une dame faisait une visite chez une de ses amies.

En arrivant, elle trouva l'enfant de la maison tout en larmes.

— Fi que c'est vilain de pleurer de la sorte, lui dit-elle; c'est cela qui, plus tard, rend les petites filles laides.

L'enfant, entre deux sanglots répondit:

— Vous avez donc bien pleuré, vous.

Ecrivez un manuscrit copié dans les environs de la place Bellecour:

Rue... N°... On demande des apprentis pour faire le porte-monnaie On gagne de suite.

Dans une joyeuse réunion de vau-devillistes et d'hommes de lettres, on disait à X*** qui n'est pas positivement renommé pour la légèreté de ses saillies.

— Voyons X***, faites-nous donc un bon mot.

— Lui, fit Armand Gouzien, il aura beau s'uer, il ne sera jamais un aigle de mots!

Un maréchal, grand d'Espagne, aujourd'hui fort en relief de l'autre côté des monts, fut jadis poliment évincé de la cour, en raison d'une petite infirmité capito-venteuse à laquelle il était sujet.

— Dis-moi, lui demanda un de ses amis les plus intimes, par suite de quelle cause as-tu mérité cette disgrâce? Est-ce par les rats?

Calino demandait hier au curé de sa paroisse:

— Est-ce que la papauté est héréditaire?

MARIUS GÉRARD.

Nous publierons samedi prochain le TOURNOI CHANTANT de l'Avant-Garde.

La Chanson primée sera lue.

(La fin au prochain numéro.)

TOITOUT. Boire le bain de pieds! manger les sangsues! mais je ne suis pas compris. (A Guignol) Ou avez-vous vu que l'on faisait boire les bains de pieds. GUIGNOL. Mais m'sieu Toutout quand on me sert un verre de crigue, on met le bain de pied; je l'avale bin? TOITOUT. Assez. Nous remédierons à tout cela; je veux vous guérir malgré tout. GUIGNOL (se montant peu à peu). Qui! avé z'une infusion de gravier... sucré à coups de pioche!... MAL-ASSIT. Guignol, écoute ce que te dis le docteur. GUIGNOL (éclatant). Cet emboconneur de genre humain qui veut vous faire brouffer une salade de dents-de-lion... par la racine; mais vous ne savez donc pas qu'il arponne des deux mains: y touche chez vous les consurtes et quand vous serez tordu y touchera une frimic des pompes funèbres!...

MAL-ASSIT. Ah! Guignol! Guignol!... TOITOUT. Laissez le dire; cela ne peut m'atteindre... M. Guignol vous allez nous faire une commission. GUIGNOL (s'en allant). On y va. (fausse sortie). TOITOUT. Et où allez-vous? GUIGNOL. Faire la commission. TOITOUT. Et qu'elle commission? GUIGNOL. J'en sais rien! vous m'le direz quand je serai revendu. TOITOUT. Je ne suis pas compris. Il faut aller chercher une ânesse pour le lait. GUIGNOL. C'est dou pas por mon bargeis?

TOITOUT. Mais si, c'est pour votre maître. GUIGNOL. Et bin alors, c'est pas por le laid — c'est por le beau. TOITOUT. Je ne suis pas compris. Vous la choisissez ayant une robe noire. GUIGNOL. Et la crinauline? TOITOUT. Je ne vous parle pas de crinoline, je vous dis une robe noire, parceque ce sont celles qui domment le plus de lait. GUIGNOL. Ah! je comprends! c'est pour ça que vous n'êtes pas biau. TOITOUT (à Mal-Assit). Combien mettons-nous à la bête? MAL-ASSIT. 150 francs, docteur.

TOITOUT. Oui cela suffira. Tenez M. Guignol voilà 150 fr. et tachez d'aller vite. GUIGNOL. C'est bon, mais... vous ne donnez don rin por se désararter; on peu pas bajaffer pendant une heure sans soiffer un gorgeon. MAL-ASSIT. Donnez-lui 5 francs docteur. TOITOUT. 5 francs! mais il va se mettre dans le vin. GUIGNOL. Oh! que nenni au contraire, c'est le vin que je mettrai dedans. TOITOUT. Allons, rentrez, mon cher malade. GUIGNOL. C'est bin lui que pourrait dire son cher marcassin. TOITOUT (donnant le bras à Mal-Assit). Insolent.

GUIGNOL. Non d'un rat, n'tre maître, est-ce que vous vous déclavez? TOITOUT. Pourquoi ça? GUIGNOL. Je vois que li mettez un emplâtre sur le côté gauche. TOITOUT. Malhonnête: Rentrons mon cher malade, ce domestique abrège vos jours. (Ils rentrent.) GUIGNOL (seul). N'y a pas de besoin de moi, y a assez de vous vieux pilleraud pour le décamoter... Oh diable vais-je appincher un borrique, j'ai beau chercher dans mon cabochon, rien ne sort de m'aine... Oh! que je sis bugnon! je va z'aller trouver Gros-Pierre y manque pas de borrique chez lui. Tai! justement le vla. (La fin au prochain numéro.)

